imPrimAtur

ijba

Gratuit • nº 640 du 5 avril 2007 • Ne pas jeter sur la voie publique

SOPHIE RIBSTEIN

Locataires de la honte

Ils se sont battus pour la France. Aujourd'hui, ces anciens combattants maghrébins vieux et malades vivent reclus dans des taudis sans chauffage ni eau chaude. Rencontre avec ceux que la France semble avoir oubliés.

PAGES 8-9

www.imprimatur.fr

■ CAMPAGNE ÉLECTORALE

Un président, deux missions

En 2008, le président français sera aussi celui de l'UE. Petit tour des propositions des candidats pour sauver l'Europe PAGES 4-5

■ DES CORPS

Parlons peau, parlons bien

À l'occasion de la convention Tattoo Aquitaine, le plus ancien tatoueur de Bordeaux se raconte PAGE 10

PAULINE CONRADSSON

■ TRAFIC

Décollages en série

MATTHIEU FAUROUX

Remplir cinq Airbus en 3 heures. Chaque matin, Air France relève le défi à l'Aéroport de Bordeaux-Mérignac PAGE 6

Journal-école de l'Institut de journalisme Bordeaux Aquitaine

Billet

Dans la course effrenée à l'Élysée, une petite pause d'une semaine a été accordé au développement durable. Nicolas Hulot a annulé sa candidature. La signature par un maximum de candidats de son pacte écologique semblait avoir remis l'environnement au coeur du débat. Mais c'était trop attendre des présidentiables. Une faille mise à jour par des journalistes d'une Web TV. Se faisant passer pour une chaîne américaine, ils ont piégé Claude Goasguen, un porte-parole de l'UMP, en plein dénigrement de notre écolo médiatique. Les deux farceurs informaient très sérieusement le soutien de Nicolas Sarkozy que les entreprises américaines cesseraient d'investir en France si la vague verte de Nicolas Hulot inondait le pays. Il n'a pas fallu longtemps au député de Paris pour retourner sa veste. *« Nicolas Hulot n'est qu'un journaliste, pas un homme politique. N'ayez aucune crainte, les industriels américains sont toujours les bienvenus »*.
L'économie plus forte que l'écologie ? Les politiques, les vrais, préfèrent s'en remettre aux citoyens. Alain Juppé, un des fondateurs de l'UMP et maire indétrônable de la ville de Bordeaux, se veut le pionner de l'éco-citoyenneté. Questionné par des internautes bordelais sur le tri-sélectif ou sur la voiture en ville, il a préféré noyer le poisson. Et s'en remettre à *« l'engagement éco-citoyen de tous les Bordelais »*. D'ailleurs, ces derniers étaient invités mercredi à une opération *« quartiers propres »* place de la Victoire. Faire nettoyer les rues par six cortèges d'enfants, de jeunes et d'adultes, voilà une idée pour lutter contre l'effet de serre. Pendant ce temps, à Mériadeck, la mairie plantait un arbre.

Gladys Marivat

rEsto U

Embouteillages sur un plateau

« La fermeture provisoire de notre réfectoire ne pose pas de problème. Le restaurant universitaire des Capucins a pris le relais, et ça fonctionne plutôt bien ! », claironne le proviseur du lycée Gustave Eiffel. Une analyse enthousiaste que ne partagent pas tous les usagers du restaurant universitaire. Car, à la vérité, les files d'attente se prolongent parfois au-delà de trois-quart d'heure au resto U depuis que le lycée n'est plus en mesure de nourrir ses élèves. La cohabitation provisoire entre lycéens expropriés et étudiants affamés ne tourne pas encore à la foire d'empoigne, mais on n'en est pas loin. Et les six mois à venir devraient être sportifs. Les étudiants ne sont pas prêts à laisser leur confort leur échapper : un repas complet pour moins de trois euros, accessible en dix minutes, difficile de trouver mieux sur le marché de la restauration pour jeunes.

La direction du restaurant universitaire ne tourne pas le dos à leurs revendications. Au contraire, selon le Crous, toutes les précautions ont été prises pour prévenir une cohabitation problématique. Renforcement du personnel en cuisine, aux caisses, transfert du personnel d'encadrement du lycée sur place, ouverture de guichets de restauration supplémentaires... un certain nombre de stratégies ont été mises en oeuvre. En vain. Du coup, les libertés prises par les lycéens avec l'organisation cristallisent les tensions.

Lycéens et étudiants, coude à coude au resto U.
PHOTO E. D.

Et dire que l'ouverture du nouveau self de Gustave Eiffel n'est prévue qu'en janvier 2008. D'ici là, faut- il envisager la fourchette, comme une nouvelle arme de poing ? Il semblerait que certains étudiants y pensent...

Emilie Delpeyrat
et Marion Ballet

veRt

AutoComm, écolos mais pas trop

Bordeaux organise une quinzaine de manifestations à l'occasion de la semaine de développement durable. Mais ces initiatives ont pour la plupart un rapport très flou avec le sujet. Les Bordelais peinent à réunir protection de l'écologie, efficacité économique et progrès social au sein d'un même projet. Parmi ces manifestations, une initiative intéressante mais encore hésitante en matière d'écologie a retenu notre attention : le partage de véhicule.

L'idée

AutoComm prône une utilisation raisonnée des véhicules pour préserver l'environnement. L'association permet à ceux qui roulent moins de 10 000 km par an de partager une voiture avec d'autres adhérents. Le principe est louable lorsqu'il s'agit de diminuer le nombre d'automobiles en ville mais les objectifs écologiques semblent flous. *« Mieux vaut une voiture qui roule toute la journée plutôt que huit qui seront utilisées épisodiquement »*, explique maladroitement Nicolas Guenro, l'unique salarié de l'association. L'argument écologique est même absent de la page d'accueil du site Internet de l'association.

Un parc écolo ?

AutoComm possède sept véhicules, de la petite citadine à l'utilitaire. Des automobiles qui roulent au sans plomb ou au gazole. *« Nous ne possédons pas de voitures propres puisque ça n'existe pas. Les automobiles électriques fonctionnent à l'énergie nucléaire et posent des problèmes de consommation, tout comme les véhicules hybrides »*. Les performances des véhicules alternatifs sont insuffisantes pour envisager des parcours longs, comme le souhaitent les adhérents. L'association a donc tranché en faveur d'un parc automobile traditionnel.

Est-ce que ça marche ?

Une voiture partagée, c'est huit véhicules qui ne sont plus en circulation, c'est aussi 12 tonnes de gaz à effet de serre économisées tous les ans. L'association espère inciter de nombreux conducteurs au partage de véhicule en triplant son parc d'ici la fin de l'année. Pour le moment, seulement trente-cinq Bordelais ont adopté cette formule.
M. B. et E. D.
www.autocomm.org

imaGe

Quelques clichés sur Srebrenica

L'expo photo présentée en mars à la Fnac de Bordeaux ne fait pas dans la nuance

C'est une exposition discrète au second étage de la Fnac de Bordeaux, qui pose plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. Il est vrai que l'auteur n'a semble-t-il passé qu'un seul jour sur place. Et ça se ressent dans ses 25 images commentées sur le génocide de Srebrenica. Prenez cette photo, où des policiers encadrent la commémoration du massacre. Ils appartiennent aux forces de l'ordre de la République Serbe, l'entité de Bosnie où est située Srebrenica. Face à eux, les familles des victimes, musulmanes. La légende de l'artiste se charge d'éclairer le lecteur par un petit poème en forme de raccourci : *« Les bus d'un côté / les hommes en face / la police serbe distribue les laisser-passer / et bientôt ceux que pour la dernière fois on embrasse »*. D'autres photos aussi innocentes sont illustrées par cette prose éloquente jouant sur la fibre « ethnique ». Et on se dit : douze ans après la fin de la guerre, une expo sur la guerre, une de plus. À croire que les artistes occidentaux ne conjugueront jamais ce pays au présent.

Manichéen

Milivoj Srebro en est encore tout retourné. *« Cette exposition est choquante »*, fulmine ce yougoslave, professeur de serbo-croate à Bordeaux. *« Un jeu dangereux autour de la tragédie de Srebrenica »*, dénonce t-il.
C'est l'œuvre du photographe Frédéric Gillet, réalisée en juillet 2005 durant les cérémonies du dixième anniversaire du génocide, dans le cimetière-mémorial jouxtant la petite ville de Bosnie-Herzégovine.
L'artiste se défend de toute instrumentalisation. *« J'ai eu l'impression que l'histoire se reproduisait, ça m'a interrogé. Sous prétexte de faire du politiquement correct, on est en train de banaliser les choses »*, se justifie t-il.

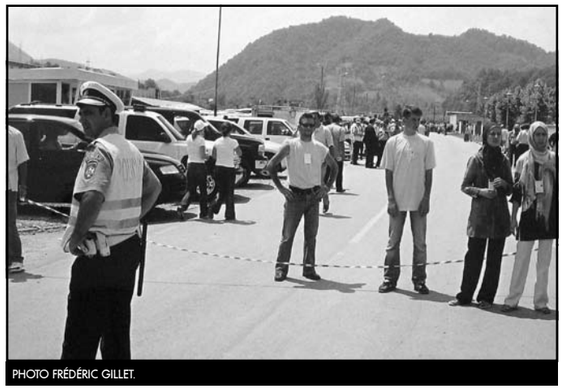
PHOTO FRÉDÉRIC GILLET.

Ses clichés occultent pourtant la réalité plus complexe de la Bosnie de 2007. Pour en parler, il aurait fallu prendre le temps de se plonger dans l'air irrespirable de cette bourgade où les blessures sont à vif et le nationalisme exacerbé. Il faudrait y écouter les jeunes, submergés par l'ennui et la perspective d'un avenir bouché. Tout, alors, nous dit qu'il faut dépasser la guerre et reconstruire plutôt qu'attiser ces haines qui menacent d'exploser dans ce joli coin des Balkans ■
Matthieu Fauroux

MédiAs

Stéphane Paoli : « Il faut remettre de l'humain dans le système »

PHOTO P.C.

Journaliste en charge de la matinale sur *France Inter* pendant sept ans, Stéphane Paoli était à Bordeaux dimanche pour son émission « Baobab ». Il analyse pour *Imprimatur* le traitement de la campagne par les médias et se livre sur les évolutions de son métier.

L'avenir semble bien noir pour la profession... Qu'en pensez-vous ?
Quelque chose est en train de se passer. Un mouvement qui va dans le bon sens. On assiste à une mise en réseau planétaire, une véritable révolution médiatique sur Internet. Il s'agit d'un bouleversement radical de la pensée, tel que la découverte de la perspective à la Renaissance. La profession reçoit un message fort. Elle est condamnée à se demander comment elle peut prendre en compte ces nouvelles dimensions.

En même temps, l'immédiateté de la circulation des informations ne menace-t-elle pas la fonction d'analyste du journaliste ?
Il faut faire attention à ne pas se laisser déborder par le temps technologique, rester vigilant, sinon un jour la machine prendra le dessus. La une du Monde.fr est décidée par ordinateur et non plus par la conférence de rédaction. Le journaliste doit se mouiller et prendre ses responsabilités. Il faut remettre l'humain au cœur des échanges et replacer Camus dans le système. Et puis, dans une voix, on entend tout. On sent les gens que vous aimez ou que vous n'aimez pas. Vous n'échappez pas à ce que vous êtes, à votre histoire, à vos convictions. L'important, c'est d'être constamment dans une posture de vigilance pour rester le plus impartial possible. *« Est-ce que j'ai bien fait le boulot ? Est-ce que j'ai été équitable ? Est-ce que j'ai laissé parler les deux camps ? »*

Justement, dans le traitement médiatique de la campagne présidentielle, le journaliste prend-il ses responsabilités ?
La manière dont les médias abordent cette campagne est dangereuse. Que ce soit dans les émissions de télé, ou même de radio, on arrive au même constat. Avec l'épisode du Buzzer par exemple (le candidat invité pouvait interrompre à sa guise le journal de 8 h sur *France Inter*) ou avec la revue de presse faite par les candidats eux-mêmes pendant le sept–neuf trente. Pour faire plus d'audience, le journaliste est mis en retrait et bientôt, il ne lancera plus que la pub ou la météo. Il passe les plats, et ça le décrédibilise ■
Propos recueillis
par P. Conradsson
et S. Ribstein

Y a-t-il un président pour sauver l'Europe ?

Pendant la campagne présidentielle,
Imprimatur enquête sur les dossiers qui font débat.
Cette semaine : l'Europe, la grande oubliée.

La crise d'Airbus aurait pu braquer les feux de la campagne sur l'Union européenne. Mais non. Depuis le 29 mai 2005, la question est taboue. Seulement voilà, dès juillet 2008, ce sera à la France de présider l'UE. Et ses membres comptent sur le successeur de Jacques Chirac pour faire redémarrer la machine européenne. Absente des débats, l'Europe n'est pas en reste dans les programmes des candidats. Décryptage.

À l'UMP, une Europe puissance économique

Le point de vue du candidat
Nicolas Sarkozy fait le choix de refonder l'UE économiquement et socialement avant de s'attaquer à la politique. *« C'est une démarche humble et patiente »*, avait expliqué le candidat le 21 février dernier à Strasbourg. L'UE à la sauce Sarkozy doit aussi avoir une identité et des frontières définies (exit l'adhésion de la Turquie).
Du côté des militants
« Pour exister dans le monde, il faut une structure plus grosse que la France », explique Gabriel Janot, responsable des Jeunes populaires de Gironde. *« On souhaite que l'Europe soit un élément dans lequel la France ait une place importante, mais aussi un certain degré d'indépendance »*. Une base de travail validée par tous les membres de l'Union est essentielle. *« Le cadre actuel marchait quand on était cinq ou douze. Mais à vingt-sept, il ne fonctionne plus »*, ajoute-t-il.
Comment ?
Par l'adoption d'un mini-traité, une version « light » du précédent projet constitutionnel. Mais Sarkozy refuse de recourir au référendum et envisage la voie parlementaire.

Au PS, *« une Europe protectrice et sociale »*

Le point de vue de la candidate
Ségolène Royal souhaite que l'Union s'entende sur des thèmes nouveaux comme un modèle de protection social européen, l'augmentation du niveau de vie, ou encore une politique de l'environnement. Mais la candidate ne veut pas précipiter les choses. Pas de cadre défini pour l'instant, mais des propositions. Notamment concernant la Banque centrale. Royal voudrait instaurer un *« objectif croissance-emploi »* et créer un gouvernement de la zone euro.
Du côté des militants
« On est en train de construire quelque chose d'inédit, il faut prendre son temps », confie Alexandre Metzinger, secrétaire général du Mouvement des Jeunes Socialistes de Gironde. Convaincu que la relance passe d'abord par *« la paix et la démocratie, les fondamentaux de l'Europe »*, il s'étonne que *« la question ne soit pas plus présente dans le débat présidentiel »*.
Comment ?
La candidate socialiste tient à intégrer les citoyens à son projet. Ok pour un référendum… mais sur un texte remanié.

À l'UDF, *« le besoin d'Europe »*

Le point de vue du candidat
La vision européenne de François Bayrou rejoint celle de l'UMP. Si *« l'échelon national est nécessaire »*, une structure plus importante que la France est indispensable. Objectif: une politique forte qui doit *« s'atteler à sept grands chantiers »*, parmi lesquels la défense, l'énergie et l'immigration.
Comment ?
François Bayrou veut *« repenser »* le précédent projet de traité constitutionnel afin de présenter *« un texte simple, court, lisible et sans ambiguïté »* aux Français. S'il est élu, un nouveau référendum sera organisé. Peut-être en 2009, au moment des élections européennes.

Au FN, une Europe des nations

Le point de vue du candidat
Jean-Marie Le Pen consacre un chapitre important de son programme à la question européenne. Normal puisqu'il est *« prévu que 80 % de nos lois soient votées au Parlement »* de Strasbourg. Le FN refuse toute procédure de relance du traité constitutionnel et l'idée de citoyenneté européenne. Il est partisan d'un renforcement du contrôle des frontières. Les maîtres mots de l'Europe frontiste sont confédération, coopération et souveraineté nationale.
Du côté des militants
« Ce que nous voulons, c'est favoriser les partenariats bilatéraux entre les États membres », rapporte Arnaud Valier, responsable du Front national de la jeunesse Gironde. N'y a-t-il donc rien de positif dans l'Europe actuelle ? Et l'euro alors ? *« Il est difficile d'en sortir maintenant… On veut le faire évoluer vers une monnaie d'échange internationale, la base restant la monnaie nationale »*.
Comment ?
Si le FN remporte la présidentielle, son projet européen sera soumis à référendum. Cette *« Europe des nations »*, serait dirigée uniquement par les États. Plus de parlement ou de commission mais un *« secrétariat européen »*, dépourvu de pouvoir décisionnel, qui coordonnerait les partenariats.

> *« Il faut une structure plus grosse que la France » (UMP)*

Au PCF, une Europe sociale de l'emploi

Le point de vue de la candidate
Marie-George Buffet insiste sur les droits de l'homme et du citoyen (droit à l'avortement, droit de vote pour les étrangers résidant et travaillant sur le territoire). L'autre cible principale du PC, c'est la Banque centrale européenne.
Du côté des militants
« Tant que la BCE est indépendante, ce n'est pas bon. Il faut qu'elle soit sous le contrôle du Parlement européen. Et puis, il faut instituer un "pacte de progrès social" qui favorise l'emploi et la croissance », précise Fabien Gay, responsable local des Jeunes communistes. Il constate surtout que *« le 6 mai, s'il n'y a pas de surprise, le nouveau président sera un partisan du oui à la constitution européenne alors que 55 % des Français avaient voté non »*.
Comment ?
Proposition phare de Marie-George Buffet : retirer la signature française sur le traité, *« conformément à la demande des Français »* et *« dès 2007 »*. Mais le PC n'est pas contre le principe d'une constitution européenne. La présidence française de l'Union en 2008 permettrait de la refonder sur de nouvelles bases ■

Tifany Antkowiak

Quatre militants locaux déclinent le programme européen de leur candidat : 1. Arnaud Valier (FNJ) 2. Fabien Gay (PCF) 3. Alexandre Metzinger (MJS) 4. Gabriel Janot (Jeunes Populaires) PHOTOS T. A.

Les propositions des autres candidats : www.imprimatur.fr

« Un deuxième non et c'est fini pour longtemps ! »

PHOTO V. R.

Stéphane Van Wassenhove défend un plan de relance de la Constitution européenne : le plan A+. À 26 ans, le président de l'APEF (1) entend redonner vie au traité rejeté par la France. Initié par Gérard Onesta, eurodéputé vert et vice-président du Parlement européen, le projet porté par Stéphane marque aujourd'hui des points à Bruxelles.

Que pensez-vous des propositions européennes des candidats à la présidentielle française ?
Le projet de mini-traité défendu par Nicolas Sarkozy a déclenché une véritable levée de boucliers dans beaucoup d'États-membres car il abandonnait toute idée forte. Quant à Ségolène Royal et François Bayrou, ils ont des idées assez similaires. Ils se sont ménagé des marges de manœuvre et veulent retoucher au contenu du traité. Evidemment, Ségolène met plus l'accent sur les progrès sociaux mais elle doit avoir conscience qu'il faut d'abord travailler sur le fonctionnement de l'Union. François Bayrou, lui, ne va pas au fond des choses alors que l'UDF a habituellement la plus grande sensibilité européenne.

Dans le plan A+, vous gardez l'essentiel du traité rejeté en 2005. Vous voulez cependant scinder le texte?
Nous voulons dissocier la partie « Constitution », qui porte sur le fonctionnement de l'Union, de la partie politique. La partie « fonctionnement de l'Union » serait ainsi soumise aux citoyens par un référendum qui aurait lieu dans tous les États-membres le même jour. Quant à la partie politique, avec les objectifs sociaux de l'Union par exemple, elle serait adoptée par les parlements nationaux. Il faut séparer les débats !

Autre modification : vous voulez abandonner l'unanimité. Est-ce vraiment acceptable par les États ?
Il faut assouplir le mode de révision ! Sans l'unanimité, les États perdent évidemment leur filet de sécurité. Mais il leur suffira de réaliser des alliances entre eux pour faire entendre leur voix. De toute façon, il est nécessaire de laisser tomber le verrou de l'unanimité car à 27, il est trop difficile de trouver un accord. Mais je suis évidemment le premier étonné de voir que cette idée est aujourd'hui bien reçue par les hommes politiques.
Virginie Rivière

Plus d'informations sur : www.pefa.eu
(1) Association Promouvoir l'Europe fédérale

trAfic

Aéroport de Bordeaux trois heures sur la brèche

Chaque jour de la semaine, entre 6 h et 9 h, huit cents passagers décollent de l'aéroport de Bordeaux-Mérignac, direction Paris. Pour cette clientèle d'affaires, Air France propose la Navette, un décollage toutes les demi-heures. Tous les lundis, 150 agents font face au rush.

Chaque lundi matin, les comptoirs d'enregistrement du hall B sont pris d'assaut. PHOTO T. L. G.

6 h 30. Le hall B en ébullition.
Le premier avion du matin est annoncé en *« retour parking »*. En langage Air France : il ne peut pas décoller suite à un problème technique. Louis, le superviseur de vacation, se prépare à voir débarquer les 160 passagers paniqués d'un vol plein à 100 %. Des gens qu'il faut à tout prix acheminer à bon port. Rapide briefing avec son équipe : ce vol annulé, c'est 75 correspondances à réorganiser. Louis ne se départit pas de son sourire : *« On va s'occuper de chaque passager au cas par cas. On essaye de faire face avec le sourire pour que la pression retombe »*.

7 h 00. L'aérogare totalement pleine.
Face aux comptoirs d'enregistrement, une file d'attente interminable de cadres, mallette en main, qui doivent prendre leur mal en patience. Pas de chance pour la compagnie, l'incident est survenu au pic de la matinée. Plusieurs hommes, stressés, font le siège de Louis en parlant avec des grands gestes pour tenter d'embarquer dans le prochain avion. Pas de quoi l'impressionner. *« Depuis sept ans que la Navette existe à Bordeaux, on est rodé face à ce genre de situation »*. Derrière son comptoir, Lise gère le rush. Fard à paupière bleu marine assorti à son uniforme tiré au cordeau. Sourire impeccable sous un chignon, tenu par un discret filet : elle reste courtoise en toutes circonstances.

> *« On fait face avec le sourire pour que la pression retombe »*

La compagnie soigne son image. Elle pourrait en faire l'économie : elle détient un monopole de fait sur la liaison Paris-Bordeaux. Mais sa clientèle, Air France la chouchoute avec une arme imparable. Cette navette qui décolle toutes les heures et qui permet de reclasser tant bien que mal les naufragés du vol restés au sol.
« Nous misons sur la régularité et la fiabilité de nos vols », explique Alain Bogud, le directeur commercial Sud-Ouest, qui revendique fièrement un taux de ponctualité de 87 % – un chiffre invérifiable.

8 h 00. Les derniers retardataires.
La plupart des passagers ont déjà été « reroutés » vers leurs destinations respectives. Ce n'est pas le cas de David Bidegaray, un jeune Bordelais impatient de rejoindre Paris pour s'envoler vers le Vietnam de ses vacances. *« L'avion pour moi, c'est une première… et peut-être une dernière ! »*, plaisante-t-il, à moitié rassuré sur son acheminement. Derrière lui, le jeune docteur Cogrel affiche une mine bronzée. *« Je me suis levé un peu tard »*, dit-il en souriant. *« Je suis arrivé vingt minutes avant le décollage »*, dix minutes de trop vu les contrôles actuels de sécurité. Ce qui fait plutôt rigoler ce jeune dermatologue, qui part s'installer en Martinique. Entre 2005 et 2006, cette clientèle internationale a dopé la croissance du trafic de Mérignac, en hausse de 20 % ■

Matthieu Fauroux
(avec Thibault Le Grand)

Le reportage vidéo sur : www.imprimatur.fr

foOt

« Bordeaux est une équipe en devenir »

Trois questions à Eric Bédouet, entraîneur adjoint des Girondins.

Peut-on déjà dire que la saison est réussie ?
En partie oui. Gagner une finale, ce n'est pas donné à tout le monde. C'est vraiment magique. Mais on ne peut pas s'en contenter. Le championnat n'est pas fini. Il reste huit matches à jouer dont cinq à l'extérieur très difficiles à négocier. Plusieurs équipes sont impliquées dans la lutte pour la ligue des champions (2e ou 3e place). C'est très serré. On va travailler très dur. Pour atteindre cet objectif, il va falloir garder un très haut niveau de concentration. Mais il n'y a pas de risque de relâchement. Il y a une super ambiance au sein de l'équipe. Elle a acquis beaucoup d'expérience. Et elle aime jouer des matches sous pression.

L'équipe aura-t-elle le même visage l'année prochaine ?
C'est un peu tôt pour en parler. On va continuer à s'appuyer sur des jeunes issus du centre de formation comme Florian Marange. Mais le club va aussi aller chercher des joueurs plus confirmés qui vont apporter toute leur expérience. Ce mélange fait la force du groupe. Bordeaux est une équipe en devenir.

Après la victoire, lundi, place Pey-Berland. PHOTO F. G.

La victoire de Bordeaux samedi soir est-elle méritée ?
Quand on joue une finale, il n'y a qu'une chose qui compte : la victoire. Les joueurs ont été très costauds dans les duels physiques. Ils ont été très agressifs. À ce stade de la compétition, on ne fait pas de cadeaux à l'adversaire. Après vingt premières minutes difficiles, ils sont revenus dans le match et ont progressivement pris l'ascendant psychologique. Le dénouement, avec ce but à la 89e minute, est extraordinaire. Les gars ont su répondre au défi lancé par les Lyonnais qui voulaient effacer leur défaite à domicile contre nous le 24 janvier dernier (1-2) ■

Propos recueillis
par Guillaume Cauchois

rugBy

Quatre étoiles pour le XV du trèfle

PHOTO D. R.

À cinq mois de la coupe du Monde, un hôtel bordelais se prépare à accueillir l'équipe d'Irlande.

Mise au vert de rigueur pour le Sofitel Aquitania de Bordeaux Lac. Il faut bien se préparer à accueillir les cinquante Irlandais qui débarquent en septembre. Surtout quand il s'agit de l'équipe nationale de rugby en quête du trophée mondial. Mais pas de problème, l'établissement est aussi pro que les sportifs qu'il héberge. *« On a l'habitude de recevoir des équipes, la moitié des clubs de foot séjournent chez nous quand ils jouent à Bordeaux »*, explique Jean-Louis Goube, le directeur de l'établissement. Tout sera fait pour assurer au XV du trèfle une préparation parfaite. *« Les joueurs n'auront de contact avec le public que s'ils le souhaitent »*. Résultat : une partie entière de l'hôtel isolée, avec salle de restauration, « espace de vie » et un salon de 300m² en guise de salle de musculation. Le pack vert est bien parti pour occuper le terrain. Et niveau ambiance, l'équipe jouera presque à domicile. Chaînes de télé irlandaises, billard, fléchettes... Une pinte de Guinness et cela ressemblera à une troisième mi-temps dans un pub !
Côté cuisine, les menus ont été fournis par le staff irlandais. Car nourrir un pilier de 120 kilos, ce n'est pas évident. *« Les premiers jours, on ne sait pas quelles quantités prévoir »*, explique Jean-Louis Goube, lui-même ancien numéro 8. Pour l'anecdote, il explique que les rugbymen australiens, qui étaient là l'an dernier, mangent deux fois plus que les sportifs français ! 37 chambres réservées pendant trois semaines, c'est plutôt une bonne affaire pour l'hôtel bordelais. *« 200 000 euros de chiffre d'affaires grâce aux Irlandais. Ce n'est pas un jackpot mais ce sera un très bon mois de septembre »* ■

Rémi Cazamea

Les infos sur la coupe du monde à Bordeaux : www.imprimatur.fr

Oubliés du vieux Bordeaux

Quartiers réputés pour leurs bobos branchés, Saint-Michel et Saint-Pierre abritent aussi d'anciens combattants maghrébins dans des logements insalubres. Rencontre.

Lily Eclimont
& Sophie Ribstein

À première vue, c'est un immeuble assez banal. De vieilles pierres de taille noircies par la pollution, des volets en bois, une porte marron. Pas de quoi attirer l'œil du badaud de passage. Pourtant, cet immeuble de la rue des Faures fait parler de lui dans le quartier Saint-Michel. En 2004, la mairie a prononcé un arrêté d'insalubrité avec interdiction définitive d'habiter. Plus de deux ans après, rien n'a changé malgré la décision récente du conseil municipal de mettre la propriétaire à la rue. L'immeuble ne lui appartient plus. Mais les trois étages sont toujours occupés par une douzaine de locataires.

« Toute personne pénétrant l'immeuble sera suivie par un détective privé », précise un panonceau accroché au dos de la porte d'entrée, étrange résidu d'une époque où la propriétaire exerçait une pression tyrannique sur les habitants. Le long couloir menant à la cage d'escalier ne laisse en rien présager l'état des logements. Les murs ont été recemment ravalés, le carrelage lavé. Seuls l'odeur fétide d'urine et le sol jonché de mégots rappellent que l'immeuble est à l'abandon. Pas un bruit, pas un mouvement. Des ombres se profilent. Les minces filets de lumière mouvants sous les portes attestent d'une présence humaine.

« La France, c'est pas bon pour nous », regrette Mohammed Ait Benaissa. PHOTO S. R.

Salah vit reclus depuis deux ans dans un 10 m² du premier étage. Chez lui, les murs transpirent l'humidité. Le petit chauffage d'appoint ne suffit pas à remédier à la mauvaise isolation. Les sanitaires et la peinture ont moisi. Il n'y a pas si longtemps, le jeune Algérien payait encore 260 euros par mois pour cette cellule avec des barreaux à la fenêtre. *« Je voudrais partir d'ici mais je ne trouve pas d'autre logement. Deux mois de caution et un loyer d'avance, je ne peux pas me le permettre »*, bégaie-t-il. Il vivote avec 300 euros par mois gagnés sur des chantiers. Alors, il reste là, dans l'attente de l'opération de la mâchoire prévue en mai prochain. Dans l'immeuble, Salah, du haut de ses 30 ans, fait figure d'exception.

Sans chauffage

Ses voisins, pour la plupart d'anciens combattants algériens et marocains, habitent ces murs décrépis depuis bien plus longtemps : vingt ans pour le doyen d'entre eux. Avec 620 euros de pension, ils ne peuvent rien s'offrir d'autre. Des locataires dociles et facilement exploitables, véritable aubaine pour les marchands de sommeil. *« Ces gens ne s'inscrivent pas dans le logement social classique, privé ou public. De fait, ces propriétaires sans scrupule pallient une défaillance du service public en leur proposant un toit »*, déplore Catherine Chimits-Dazey, en charge des questions d'urbanisme à la mairie.

A quelques mètres de là, Mohammed Messaoudi aimerait lui aussi quitter son logement de la rue Saint-François. L'immeuble ne fait pas l'objet d'un arrêté d'insalubrité mais là aussi, pas de chauffage central, ni d'eau chaude. L'étroite cage d'escalier est en permanence plongée dans l'obscurité. La porte d'entrée ne ferme pas et les toilettes communes sont au rez-de-chaussée. À 90 ans, le vieux Marocain survit difficilement dans de telles conditions, surtout qu'il est blessé à la jambe. Deux balles reçues sur le front italien pendant la Seconde guerre mondiale, deux balles perdues pour une France aujourd'hui bien peu reconnaissante.

> Avec 620 euros de pension, ils ne peuvent rien s'offrir d'autre

En décembre 2006, le conseil municipal a adopté une mesure d'expropriation à l'encontre de la propriétaire d'un immeuble de la rue des Faures. PHOTO L. E.

Ingratitude

« Ici, c'est une "baraka", une petite cabane de bois ! », ironise Fatima, la belle-sœur du vieil homme. Dans la journée, elle fait la cuisine et s'occupe de lui. Le soir, elle dort sur un petit matelas dans le salon : une pièce éclairée par une ampoule illuminant un sol en faux parquet boueux et humide. Le tout pour un loyer de 400 euros par mois. *« Mohammed reçoit les aides de la CAF, mais payer 185 euros de sa poche alors qu'il n'a aucun revenu, c'est honteux !* ajoute un ami de passage. *Sept ans qu'il habite ici et que la propriétaire ne fait rien ! Il y avait bien eu une promesse de relogement de la mairie mais depuis un an, aucune nouvelle »*. Mohammed reste silencieux. Il ne maîtrise pas le français. Le visage buriné, le patriarche garde malgré tout un sourire bienveillant. Résigné mais apaisé, il ne donne pas l'impression d'être rongé par cette ingratitude. Son rêve ? Retourner au Maroc mais alors, il ne toucherait plus l'allocation d'ancien combattant, ni les soins adaptés.

Le soir, son ami Mohammed Ait Benaissa vient souvent lui rendre visite. Pas de changement de décor pour son compagnon d'armes. Il termine aussi ses vieux jours dans une cage à rats, rue du Cerf-Volant, coincée entre le commissariat et un petit restaurant propret de Saint-Pierre. *« Qu'est ce que m'a donné la France ? Rien »*. La proposition de Jacques Chirac de revaloriser les pensions des anciens combattants étrangers à la sortie du film *Indigènes* lui avait donné quelque espoir. Aujourd'hui, l'amertume le ronge. *« Elle devait arriver en janvier dernier et j'attends toujours. »* Prononcée le 8 janvier 2004, l'expulsion du gérant et des locataires devrait être mise à exécution dans deux semaines ■

La suite de l'enquête sur :
www.imprimatur.fr

salOn

Marc « Marco » Jasmain est le plus ancien tatoueur de Bordeaux. Il a vu sa profession se démocratiser au fil des ans et attirer les filles et les « bourgeois »

Tattoo dans la peau

« *On ne fait pas un tatouage comme on fait une couleur, ça c'est sûr* ». C'est Marc Jasmain, plus ancien tatoueur de Bordeaux qui le dit. Et on le croit. Un tatouage, d'abord, ça fait mal. Et ça donne un peu un look de bad boy. Quelle idée alors d'aller se faire torturer la peau, allongé sur un billard ? Marco, ça le fait rire, toutes ces questions. Mais il y répond volontiers. Il montre ses bras entièrement couverts de dessins gris ou colorés. Qui signifient quelque chose ? « *Non* », répond-il, les bras croisés sur son ventre rond. Pourquoi alors ce besoin de se recouvrir le corps de dessins ? Serait-ce un moyen de cacher des fêlures qu'on n'a pas particulièrement envie de montrer ? Un seul tatouage lui arrache un souvenir : un motif polynésien en signes maori, gravé sur son poignet par un ami. Et puis, à bien y réfléchir, celui-là aussi, sur l'omoplate, une femme dans une position pas très catholique : « *Disons que j'étais un peu en colère contre le sexe féminin* », confie-t-il, gêné.

> « *Le seul dessin que l'on refuse de faire c'est les croix gammées* »

Il raconte comment il a commencé. Avec un copain, à 12 ans : « *Son grand frère était revenu de l'armée avec un tatouage. On était fascinés. Et dès le lendemain, on a commencé à s'en dessiner sur les bras. C'était à celui qui en aurait le plus.* » De là à ce que ça devienne son métier, il y a un pas. Alors Marco, comment devient-on tatoueur ? « *Je viens de la campagne, du côté d'Aurillac, et à part faire des conneries ou être chômeur, il n'y avait rien d'autre* ». Alors, des conneries, il en fait. Un peu. Puis il devient tatoueur. Il achète sa première machine à 22 ans. Sans savoir exactement comment s'en servir : « *le mec qui me l'a vendue m'a seulement laissé un mot de vingt lignes pour m'expliquer en gros comment ça marchait* ». Il s'entraîne sur ses copains, histoire de se faire la main.

Même les bourgeois s'y sont mis

Il arrive à Bordeaux en 1984 et s'installe rue Leyteire, dans le quartier Saint-Michel : « *Je suis venu ici parce que c'était une des seules villes où il n'y avait pas encore de tatoueurs* ». Aujourd'hui, ils sont une vingtaine. « *Et la plupart, c'est moi qui les ai formés* ». Dans sa boutique du quartier Saint-Mich, dans les années quatre-vingt, les clients défilent, mais c'est difficile. A cette époque, les tatouages, c'est pas pour les gentils : « *80 % c'était des vilains, des tox, de la racaille. Il fallait avoir du répondant* ». Aujourd'hui, ça n'a rien à voir. Le tatouage s'est démocratisé. Les filles ont commencé à venir il y a une dizaine d'années et elles sont désormais plus nombreuses que les hommes à se faire tatouer. Même les bourgeois s'y sont mis. « *Les gens ont finalement compris que ça n'était pas dangereux* ». Les stars comme Renaud, Johnny, Anastacia ont bien aidé aussi. « *C'est sûr qu'on les remarque plus que Marco !* ». Aujourd'hui, une trentaine de personnes passe dans son salon chaque semaine. Pour graver dans leur chair des fleurs, des coeurs, des têtes de mort, des monstres fantastiques facturés entre 50 et 1 500 euros. « *Même une minuscule étoile, ça coûte 35 euros à désinfecter* ». D'où les tarifs plutôt élevés. « *Par contre, le seul dessin qu'on refuse de faire, c'est les croix gammées.* »

« La douleur, ça fait partie du rite » PHOTO P.C.

Marco participera à la convention tattoo PHOTO D.R.

Le regard des gens

Le doyen des tatoueurs bordelais rigole quand on lui parle infections : « *les tatouages, ça n'est pas dangereux* », assure-t-il. Pourtant, une récente étude montrerait que l'encre utilisée pourrait favoriser le cancer de la peau. Les incidents sont rarissimes : « *Il faut vraiment être très sale pour que la cicatrisation pose problème* ».
Aucune législation n'encadre la profession de tatoueur. « *On n'est jamais contrôlés. Si vous, demain, vous voulez ouvrir une boutique, vous pouvez le faire* ». Cette indifférence, Marco la déplore. Il regrette aussi le regard des gens, même si celui-ci a évolué. Louer un appartement, c'est toujours la même galère. On regarde ses bras. Et on lui dit non. « *Alors maintenant, j'envoie quelqu'un d'autre à ma place pour visiter.* » Quant à son métier, il l'aime bien. S'il avait le choix, il referait la même chose. En fait, il ne s'est jamais vraiment posé la question. « *Ah si ! Il y a un truc que je ne referais pas. Me tatouer les avant-bras* » ■

PAULINE CONRADSSON & HÉLÈNE NAHORY

Troisième convention Tattoo Aquitaine, 7 et 8 avril, Parc des expositions
Contact : 06 32 89 17 46

miX

L'électro mature

Quelques morceaux sur : www.imprimatur.fr

Michel Amato, alias The Hacker, est l'un des DJ français les plus prolifiques. Rencontre avec ce passionné de 34 ans à l'occasion d'une soirée au BT 59.

Les teknivals, la drogue, la nouvelle French touch...

« *Je n'aime pas la musique et l'ambiance de ces raves encadrées. L'électro me correspond davantage* ». Les raves, The Hacker n'y est pas resté longtemps. « *J'ai eu mes expériences drogues dans ces années-là. Maintenant, ce trip des jeunes d'être défoncés me saoûle un peu, même si je sais que c'est inévitable. Quant à la nouvelle scène French touch* (ces rythmes house sur de vieux samples disco ou funk, ndlr), *je ne m'y intéresse même pas* ».

Grenoble, Paris, Espagne...

« *J'habite à Grenoble. C'est là-bas que j'ai ma vie et mes amis. C'est une ville assez calme mais au moins je ne suis pas tenté de sortir tous les soirs !* » Á Paris, on le trouve à l'Élysée Montmartre ou au Batofar, mais c'est au Rex Club que tout a commencé. « *C'est LA boîte mythique de la techno. C'est vrai que c'est un lieu avec lequel j'ai un rapport privilégié. Je connais tout le monde, le patron, les employés et l'accueil du public est toujours bon. Quant à l'Espagne, c'est un pays où les boîtes sont nombreuses et le public réceptif et fêtard dans l'ensemble* ».

Miss Kittin, Oxia, Jeff Mills et compagnie...

« *En ce moment, je travaille de nouveaux morceaux avec Miss Kittin, pour un maxi qui sortira bientôt. On prépare aussi une tournée commune en Europe. Pour l'instant, aucune date n'est arrêtée, sauf le 19 juillet au Pont-du-Gard, organisée par France Musique* ». Le duo des débuts ne se reforme pas mais les compères des années 90 se sont retrouvés pour concocter de nouveaux opus électro.
« *Un projet avec Jeff Mills, maître américain de la techno, serait mon rêve mais je ne pense pas que ce soit possible. Il travaille seul. Avec Oxia rien de prévu non plus. Olivier et moi avons fondé notre label Goodlife ensemble et c'est un ami que je vois presque tous les jours à Grenoble* ».

L'avenir de l'électro...

« *En 1996, c'est Daft Punk qui a mis la techno à la mode. Depuis ça ne s'est jamais arrêté. Et on a encore de belles années devant nous !* »
Et pour faire durer le plaisir des amoureux de sons électroniques, le DJ s'occupe de passer des relais. « *Je découvre de nouveaux talents. Je connais quelques jeunes qui sont doués et prometteurs...* » ■

HÉLÈNE NAHORY

The Hacker, DJ-producteur grenoblois, a mixé à Bordeaux samedi dernier. PHOTO H.N.

ciNé

Derrière l'écran de l'UGC

Imprimatur a visité les coulisses du cinéma qui fêtera bientôt ses dix ans.

Huit projectionnistes travaillent à l'UGC. PHOTO P.C.

C'est une forteresse imprenable. Avec ses dix-huit salles et ses 2 900 fauteuils, l'UGC Ciné cité est une grosse machine qui ne dort (presque) jamais. Le seul multiplexe de l'hypercentre de Bordeaux propose une programmation qui flirte avec l'art et essai.

Des films en VO

Quarante personnes se relaient chaque jour pour maintenir le monstre éveillé. Et lui donner un visage humain. Au détour des couloirs, on peut croiser des fées parées de bleu et de jaune. Leur présence rassure autant que l'immense bloc de béton inquiète. Stéphane Potel chaperonne cette tribu colorée. Entré dans cette galaxie en 1992, il a gravi tous les échelons : ouvreur, projectionniste et maintenant directeur adjoint.
Pour accéder à leur salle, les spectateurs doivent naviguer dans un labyrinthe tapissé de rouge imaginé par l'architecte Alberto Cattani. La politique éditoriale défendue ici est de proposer un maximum de films en version originale – avec au moins 50 % de films européens – et d'explorer le répertoire français. Le planning de diffusion, placardé dans une salle de projection entre deux posters de *King Kong* et des *Indestructibles*, affiche l'ambition de ne pas maintenir artificiellement certaines productions pour les rentabiliser. Un choix qui s'est imposé en 2000 avec la création de la carte *UGC Illimité* et l'obligation pour le cinéma de se démarquer de la concurrence. Le précieux sésame a alimenté la lutte entre les exploitants. Bordeaux n'y a pas échappé opposant l'ogre UGC et l'irréductible Utopia. Stéphane Potel dédramatise : « *Tant qu'elle ne nuit pas au Septième art, la bataille est plutôt saine* » ■

GUILLAUME CAUCHOIS

mUsiQue

Jésus, je rappe ton nom

Précurseurs bordelais du rap chrétien, les Deux témoins tentent d'inscrire la parole de Dieu dans la culture hip-hop.

Dans la vie de tous les jours, ils s'appellent Olivier et Éric. Sur la scène rap, ils se transforment en Corto et Shogun et forment le groupe les Deux témoins. Là où on pourrait attendre des histoires de quartiers sensibles, de bikinis roses ou de carrosseries qui brillent, ces jumeaux ont décidé de chanter Dieu. *« Au tout début, on ne faisait pas du rap chrétien. On était juste des jeunes chrétiens qui faisaient du rap. Mais au fur et à mesure que notre choix de vie s'est précisé, le côté religieux s'est imposé dans les paroles »*, précise Olivier. Et il n'y voit rien d'exceptionnel, bien au contraire : *« Comme la logique du rap, c'est la sincérité et l'audace, on a voulu nous aussi exprimer ce qu'on vivait. Saint-Jean ne nous dit-il pas qu'au commencement était la parole ? »*

« En France, le rap chrétien est encore à l'état embryonnaire ». PHOTO F. G.

Leurs influences musicales vont d'IAM à la East Coast américaine. Pour les textes, *« on écoute Brel, Brassens ou Ferrat »*. Assaisonnez le tout avec le groove gospel appris dans la chorale de la paroisse, saupoudrez de quelques cantiques et vous obtenez un style qui commence à séduire quelques oreilles. *« On a voulu une musique qui allait vraiment avec le message, pas des grosses caisses partout pour en mettre plein la vue »*, explique Méshac, le compositeur et directeur artistique du groupe.

> « Certains nous ont dit que c'était du non-rap »

Depuis quatre ans, les deux frères sont portés par un engouement sensible dans bien des paroisses, quelle que soit la confession. *« On a rappé dans des églises aussi bien catholiques que protestantes ou évangéliques, dans la cathédrale d'Albi, dans des festivals chrétiens… »* Et ils comptent bien faire aussi résonner leurs rimes en dehors des lieux de culte. Ce qui passe par un album réalisé au sein du collectif Konexion en décembre 2005, et par des thèmes plus larges : *« On parle de tout. Mais si on aborde par exemple le thème de la violence, c'est à travers notre vision de croyants »*.

Soleil de justice

Pourtant, ces rappeurs ne sont pas toujours accueillis à bras ouverts par l'institution. *« On a l'impression d'être à contre-courant. Souvent, dans le milieu chrétien, il y a un certain contrôle, un certain formalisme »*. Il faut aussi affronter les préjugés du public. *« Certains nous ont dit que c'était du non-rap parce qu'ils ne retrouvaient pas le fond de haine, de violence, les quartiers… »* Peu à peu, il faut donc convaincre les sceptiques. Et tant mieux si quelques nouveaux adeptes se convertissent au hip-hop au passage : *« Le plus suprenant, ce sont les personnes de 60-70 ans qui viennent nous voir à la sortie des concerts pour nous dire : j'aime pas le rap, mais vous m'avez réconcilié avec cette musique ! »*

C'est cela le rap des Deux témoins : tout faire pour balayer les clichés. Montrer que le rappeur n'est pas forcément l'archétype du mauvais garçon. *« Ce qu'on entend actuellement, c'est sexe, violence et flouze. Avec notre musique, les gens ne verront plus les rappeurs comme des hors-la-loi, mais comme des messagers »*. Leur musique n'en est pas moins brute et sans concession, ce qui attire le respect de leurs camarades de jeu. *« La plupart sont croyants, d'une manière ou d'une autre, et notre message leur parle. Et ceux qui font du rap bling-bling nous respectent aussi car ils sont incapables de faire ce qu'on fait. »*

Les Deux témoins préparent leur premier album, *Soleil de justice*, qui devrait sortir dans le courant de l'année. Un album qui veut toucher tous les publics, chrétiens ou pas : *« Je pense que c'est bon pour le rap. Même si tout le monde n'adhère pas à notre message, on peut adhérer à l'esprit »* ■

FABIEN GANDILHON

Pour écouter des extraits : www.imprimatur.fr

Fondateur : Robert Escarpit • **Directrice de publication :** Maria Santos-Sainz • **Rédactrice en chef : Gladys Marivat**
Secrétariat de rédaction : Thibault Le Grand et Guillaume Fleuret
IJBA • 1, rue Jacques Ellul • 33080 Bordeaux cedex • 05 57 12 20 20 • journalisme@ijba.u-bordeaux3.fr
ISSN 0397-068X • Imprimerie : La Nef Chastrusse, Bordeaux